L'eau et les Réunionnais

De l'importance des histoires socioculturelles

Water and the inhabitants of Réunion. On the importance of sociocultural histories

Mary Schirrer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8701>

DOI : 10.4000/etudesrurales.8701

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 24 novembre 2008

Pagination : 149-162

Référence électronique

Mary Schirrer, « L'eau et les Réunionnais », *Études rurales* [En ligne], 181 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 11 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8701> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.8701

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ETRU&ID_NUMPUBLIE=ETRU_181&ID_ARTICLE=ETRU_181_0149

L'eau et les réunionnais. De l'importance des histoires socioculturelles

par Mary SCHIRRER

| Editions de l'EHESS | Études rurales

2008/1 - 181

ISSN 0014-2182 | ISBN 9782713221767 | pages 149 à 162

Pour citer cet article :

— Schirrer M., L'eau et les réunionnais. De l'importance des histoires socioculturelles, Études rurales 2008/1, 181, p. 149-162.

Distribution électronique Cairn pour Editions de l'EHESS .

© Editions de l'EHESS . Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'EAU ET LES RÉUNIONNAIS

DE L'IMPORTANCE DES HISTOIRES SOCIOCULTURELLES

Mary Schirrer

proposée ne couvre pas l'ensemble de la réalité aquatique réunionnaise. Elle s'intéresse à trois Réunionnais⁵ qui se distinguent par une culture

PRENANT APPUI SUR UNE RECHERCHE approfondie [Schirrer 2005], cet article s'intéresse à la fluidité des conceptions et pratiques liées à l'élément liquide. L'auteur entend rendre compte de quelques rapports et significations construits autour de l'eau¹ afin de suggérer les relations de ces « usages aquatiques » avec des histoires et des contextes géographiques, sociaux et culturels.

En effet, informe et malléable, l'eau est a priori un élément banal. Il suffit pourtant de considérer certains espaces ou moments pour apercevoir les multiples significations qui entourent cet élément, notamment lorsque sa présence voire son absence se rappellent à l'homme avec force. Ainsi des îles caressées ou battues par les flots : mers et océans se font alors traits d'union ou barrières infranchissables. L'insularité a d'ailleurs donné lieu à de nombreux travaux². Celle-ci ne rime pas nécessairement avec des rapports privilégiés à la mer, même si quelques peuples sont en véritable communion avec cet élément. Des influences culturelles semblent dépasser la seule donnée géographique³.

Notre regard s'arrête ici sur un espace insulaire singulier : l'île de La Réunion⁴. L'analyse

1. Afin de comprendre les rapports que nos contemporains entretiennent avec l'élément aquatique, celui-ci a été mis « en situation ». En effet, élément abstrait, support et/ou vecteur d'imaginaires, l'eau est aussi une substance concrète, inscrite dans le réel, dans un *topos*, définissant une situation et/ou définie par une situation : l'eau « culturalisée » et aseptisée de la piscine, l'eau « sauvage » du torrent, l'eau tiède et salée du lagon, l'eau dangereuse, etc. Avec la notion de « situation aquatique » on se donne ainsi les moyens d'envisager, le plus objectivement possible, les qualités formelles de l'eau. Il s'agit de souligner ce qui existe indépendamment des acteurs et de leurs subjectivités, pour mieux appréhender la multiplicité des regards et des pratiques sur un élément pluriel [Schirrer 2005 : 45-56].

2. De M. Mead [1971] à B. Malinowski [1922], de F. Doumenge [1966] à F. Péron [1993].

3. Voir également V. Strang [2004]. L'auteur s'intéresse aux conflits contemporains autour de l'eau, élément socialement, culturellement et politiquement encodé.

4. La Réunion apparaît comme un « cas » dont les singularités ethnographiques, géographiques, historiques et sociographiques dévoilent la multiplicité des sens de l'élément aquatique et la variété des pratiques qui lui sont associées [Passeron et Revel 2005 : 11-12]. Et inversement, la question des significations socioculturelles de cet élément constitue une manière passionnante d'appréhender cette société.

5. Par « Réunionnais » on désigne ici des individus nés à La Réunion, et dont la famille vit sur cette île depuis au moins deux générations. Tout comme le terme « créole », catégorie labile désignant des individus issus de rencontres de populations et de cultures dans les « vieilles colonies », le terme « réunionnais » recouvre une diversité sociale et culturelle. L'ensemble constitué par « les Réunionnais » trouverait sa cohérence ou son unité dans sa définition géographique et son opposition à la métropole. Il symboliserait encore un melting-pot souhaité ou rêvé, la participation à un fonds commun, susceptible de transcender les appartenances originelles.

relativement univoque et fortement amalgamée, mais dont le discours révèle quelques dynamiques ou tensions du présent. Ces « cas » livrent une sorte d'« arrêt sur image » d'une île confrontée à l'accélération de son histoire.

Ce territoire français de 2 512 km² conjugue la diversité à maints niveaux. Il rassemble des espaces géographiques contrastés : littoral composé de rochers noirs, de falaises, de plages coralliennes ; plaines « alpines » ; cirques aux parois vertigineuses ; volcan régulièrement en activité. L'élément aquatique, pluriel par nature⁶, y est largement présent, sous des formes multiples : eau de pluie parfois dévastatrice ; eau douce des rivières, cascades ou bassins ; eau « culturalisée » des piscines ; eau océanique. Si La Réunion a encore la réputation d'être « tournée dos à la mer », il existe bien des manières d'habiter ces univers aquatiques, du pique-nique à la pêche sous-marine en passant par le surf et le canyoning.

Globalement, les usages aquatiques⁷ s'organisent autour d'un axe allant de pratiques presque « ancestrales » ou « traditionnelles » à des pratiques d'origine plus récente. Ces derniers participent du développement touristique et sportif de « l'île intense ». Ils sont fortement empreints de valeurs occidentales, tels l'individualisme, la recherche de progrès ou la performance.

Aquatique et géographique, la diversité de La Réunion est également sociale et culturelle. Le peuplement, par vagues successives, de cette île encore déserte il y a quatre siècles a produit une société créole, postcoloniale, aux références culturelles multiples, mais toujours marquée par une domination occidentale

et métropolitaine⁸. Depuis la départementalisation en 1946, cette île connaît une évolution sans précédent. Jusqu'aux années 1970, La Réunion vit sous une influence occidentale forte : arrivée massive de fonctionnaires métropolitains ; politique profrançaise de Michel Debré⁹. Puis la régionalisation vient marquer une « décrispation culturelle ». Des modèles se croisent, notamment un modèle orienté vers la consommation. Des systèmes symboliques s'entremêlent alors que la question identitaire et la référence à une « différence culturelle » se renforcent. Toutefois, si les échanges entre insulaires s'accroissent aujourd'hui, il y a encore peu, certaines personnes

6. Pluralité soulignée par G. Bachelard [1942] et G. Durand [1969].

7. Étudiés au moyen d'observations participantes et d'une centaine d'entretiens [Schirrer 2005].

8. Déserte à l'origine, l'Île Bourbon fut peuplée en 1665 par des colons de tous horizons. Les femmes étaient surtout d'origine indienne ou malgache. Commence alors une créolisation, produit d'associations et de transformations continues de divers « substrats culturels ». Dès la fin du XVII^e siècle, le nombre d'esclaves de cette société de plantation augmente fortement. L'abolition de l'esclavage, en 1848, marque le début d'une nouvelle vague de peuplement en provenance de l'Inde, puis de la Chine et des Comores.

9. Député de La Réunion pendant vingt-cinq ans, ce dernier déclare en 1965 : « La Réunion est, et doit demeurer, un fidèle portrait de la métropole dans une partie du monde où notre culture peut être un modèle. » [1974 : 197] À cette époque, le maloya, musique des descendants d'esclaves, est interdit à la radio ; le créole est sévèrement puni à l'école ; de nombreux rites afro-malgaches sont encore pratiqués dans le « fénoir », c'est-à-dire dans l'ombre, où il « fait noir ».

vivaient coupées du reste de l'île, ce qu'attestent leurs témoignages. D'autres individus résistent aux changements, parfois pour préserver une singularité, souvent par la force que leur donne une incorporation précoce.

Les trois cas retenus pour notre démonstration s'inscrivent dans cette logique. Dans un monde en constante évolution et différenciation, et surtout dans une île pluriculturelle où la proximité géographique des individus accélère les échanges¹⁰, il s'agit de mettre en lumière les conditions de possibilité d'une cohérence et relative permanence culturelles. L'histoire des protagonistes ainsi qu'un éventuel « jeu » avec leur propre histoire sont soulignés. Mais on souhaite encore montrer comment chaque individu réagit et s'adapte dès lors qu'il est confronté à des mondes sociaux et culturels différents du sien. L'analyse permet d'appréhender des combinaisons singulières de contraintes, d'interactions, de propriétés sociales et culturelles. Il s'agit d'un « raisonnement sociologique attentif aux réalités sociales sous leur forme individualisée » [Lahire 2004 : 19], qui tente de respecter la spécificité des profils, des parcours et notamment des processus de socialisation, et se laisse la possibilité d'envisager toutes sortes de nuances et de modifications dans les rapports à l'eau, et ce en fonction des contextes, des interactions et des moments.

Chaque étude de cas est mise en récit sous la forme d'un portrait organisé en quatre temps : présentation succincte des rapports que chaque personne entretient avec l'eau ; profil social ; histoire aquatique, passée et présente ; synthèse interprétative. Évidemment, la cohérence narrative n'est pas séparable

d'une contrainte démonstrative [Passeron et Revel 2005 : 25-27], et chaque récit opère une sélection dans la masse des données disponibles, recense et articule les traits distinctifs comme autant d'hypothèses explicatives.

Une montagnarde de caractère

Émilienne, une Mafataise de 50 ans, montre des liens avec l'élément aquatique déterminés avant tout par la fonction pratique de cet élément. Pour elle, l'eau, hygiénique, est indispensable à l'agriculture et à l'alimentation. « Fécondante », comme dirait Gilbert Durand [1969], elle est aussi purificatrice, mais n'est jamais ludique. L'histoire d'Émilienne, sa trajectoire sociale, son héritage culturel et ses conditions d'existence expliquent ses relations avec l'eau et leur évolution toute récente.

Petite, trapue, le visage buriné, elle est une « Mafataise, Créole-Mafataise ». Elle parle de préférence créole, comme toute sa famille, mais se débrouille en français, langue qu'elle utilise avec ses clients. Auparavant cantinière des écoles de Mafate¹¹, elle travaille à temps plein dans le gîte qu'elle a ouvert avec son mari en 1986. C'est elle qui « gère » (la table, l'accueil des randonneurs et même l'argent) alors que son mari, originaire du même îlet, et leur fils s'occupent du jardin et de l'élevage.

10. « Les îles concentrent certains phénomènes et accélèrent leur développement, préfigurant des évolutions qui pourraient se produire à d'autres échelles. » [Péron 1993 : 7]

11. Mafate est l'un des trois cirques de La Réunion (avec Cilaos et Salazie), le seul sans routes, où l'on n'accède qu'à pied ou en hélicoptère.

Née à Marla, elle n'a jamais vécu ailleurs que dans cet îlet qui compte aujourd'hui sept familles. Ses parents, jusqu'à ses arrière-grands-parents, sont originaires de ce lieu, et vivaient essentiellement de l'agriculture et de l'élevage :

Y'avait rien. On travaillait uniquement de la terre pour manger.

Ses enfants ont essayé de suivre des études dans la plaine de Cafres. Ils sont très vite revenus, les parents ne pouvant assumer ce coût supplémentaire.

Émilienne grandit dans la pauvreté. De 10 à 13 ans, elle va à l'école qui vient d'ouvrir. Ces années de scolarisation ne débordent pas le cercle familial, entourée qu'elle est de ses cousins et cousines. Puis elle doit aider ses parents aux travaux des champs. Elle vit donc dans un milieu très fermé et homogène. Les cours de catéchisme, la messe ou la visite chez le médecin sont les seules occasions qu'elle a d'aller à Cilaos, le cirque voisin, et ce toujours à pied. Sa famille se rend très rarement sur le littoral :

« En obligeance », parce que mon père avait besoin de faire quelques papiers, mais prendre le bus pour aller promener, non.

Ils passent alors à côté d'une mer qui n'attire pas l'attention :

On voyait la mer de loin, mais on ne la voyait pas de près.

En 1984, ils ont l'électricité ; pour la télévision c'est plus récent. Émilienne la regarde très peu, par manque de temps. En revanche, à présent financièrement à l'aise, elle part

tous les ans en voyage organisé. Elle « fait » des pays, avec une soif de voir ce qui « doit être vu ». En 1994, elle s'envole pour la métropole pour une semaine de visite. Mais à La Réunion, elle reste essentiellement à Marla, lieu auquel elle demeure très attachée. Elle se déplace deux fois par mois à Cilaos pour se ravitailler et, deux ou trois fois par an, va sur le littoral.

Pendant son enfance, Émilienne n'a pas le droit de jouer à la rivière. Elle doit juste ramener de l'eau douce sur sa tête, pour la toilette et la lessive. L'eau est un élément pratique et vital, quoique destructeur pendant les cyclones. Elle voit la mer pour la première fois lors de son mariage :

Avant, on n'avait pas les moyens pour partir [...] En 1971, je suis allée me promener un petit peu sur le littoral avec ma famille : on a pris le bus.

Une seconde fois, elle est invitée à Saint-Gilles-les-Bains dans le cadre de son travail. Même si elle dit, par conventionnalisme ou bonne volonté, qu'elle a bien aimé la mer, elle se souvient avant tout du repas :

Ce jour-là, on a bien pu en profiter de la mer [...] J'ai bien aimé, c'est tout. On a bien mangé : c'était bon. On a juste mouillé le pied. Et c'était pas par peur, c'était juste pour se mouiller.

Aujourd'hui, elle associe l'eau à la fonctionnalité : la vie, l'hygiène, la cuisson des aliments. Elle se soucie peu de la mer. Pourtant, elle est déjà montée dans un bateau à fond de verre à l'île Maurice.

La mer appartient à un « ordinaire » bien lointain, même si Émilienne souligne, comme

pour ne pas se mettre totalement hors jeu, qu'elle « arrive » à rester près de la mer :

J'apprécie pas trop la plage, moi. Peut-être parce que j'ai l'habitude de rester dans un cadre de montagne. J'arrive à rester au bas de la mer. Mais je veux dire, rentrer dans la mer, aller me détendre comme ça, non.

Les situations aquatiques¹² du littoral lui semblent toutes équivalentes. Face à divers espaces aquatiques, elle est « attirée » par la ravine et le site de Sainte-Rose, deux espaces où les rochers et la verdure sont relativement structurants, et qui ne sont pas sans lui rappeler son environnement. En revanche, son goût pour la plage de Boucan Canot¹³ paraît étonnant, voire dissonant. Tout semble se passer comme si ses récents voyages lui avaient appris à apprécier ce type de situations aquatiques, largement mises en avant par les voyagistes.

Pour Émilienne, le littoral réunionnais présente un intérêt très relatif, aux antipodes de celui d'autres insulaires. Jusqu'à une époque récente, cette Mafataise a vécu dans un espace rural coupé du reste de l'île et dans le strict cercle familial. Sa scolarité est restée anecdotique. Toutefois ses enfants n'ont pas connu les mêmes conditions d'existence et ont été scolarisés de longues années dans une école qui organisait des sorties à Cilaos (piscine), voire sur le littoral (classes de mer). La socialisation d'Émilienne a eu lieu dans un milieu culturel très homogène, agricole, à faible capital économique, centré sur la subsistance et l'autosuffisance, valorisant le travail. Ses inclinations et goûts ont été « faits corps » pour ne se transformer que légèrement par la

suite. En effet, à partir de 1986, elle reste toujours dans le même milieu mais s'ouvre sur « l'extérieur » : grâce aux touristes qui passent par Marla, et, plus ponctuellement, grâce à ses voyages. Dès lors, elle s'intéresse, même si ce n'est que de loin, à d'autres situations et pratiques aquatiques.

De plus, le cirque de Mafate constitue le lieu d'une socialisation passive, où la réalité aquatique se limite à quelques rivières, parfois torrentielles, à la mare du Kelval et aux pluies, parfois cycloniques : autant de situations complètement naturelles, éventuellement aménagées dans une perspective utilitaire. Émilienne est confrontée ponctuellement et tardivement à d'autres situations aquatiques, plus « marquées culturellement » par des usages ludiques ou sportifs. Les quelques expériences aquatiques ludiques dont elle fait état sont d'ailleurs moins liées à ses goûts personnels qu'à des occasions ou des contextes particuliers : invitation à Saint-Gilles, voyage organisé à Maurice. L'ouverture du gîte, que l'on pourrait qualifier de socialisation secondaire (elle a alors 34 ans), associée à ses nouveaux contacts essentiellement métropolitains et à ses escapades hautement structurées, donne du sens à la « bonne volonté culturelle » qu'elle affiche à certains moments de l'entretien, non

12. Série de 16 photographies d'espaces aquatiques présentées en fin d'entretien, et censées représenter la diversité réunionnaise.

13. Souvent décrite comme la plage la plus belle de La Réunion, cette plage de sable blanc, entourée d'hôtels luxueux, est un lieu de prédilection pour les touristes et métropolitains (« Zoreils »), d'où des appellations telles que « Zoreilland » ou « Zozoland ».

seulement à propos de la mer, mais aussi du sport et de son hygiène alimentaire (elle confie faire un peu attention en mangeant moins de cari¹⁴).

Ce cas révèle donc les effets d'un héritage culturel, fort et homogène, sur la relation à l'eau et les effets d'une existence dans une île aux espaces géographiques très variés. Si la stabilité demeure le trait marquant d'Émilienne, des transformations, même minimes, apparaissent toutefois dans sa relation avec l'élément liquide. Elles apparaissent comme le produit d'une ascension sociale qui lui permet de changer, à l'occasion, de monde (géographique, social et culturel). Ces transformations semblent également liées au développement rapide de La Réunion : boom touristique¹⁵, importation de nouveaux modèles dans les rapports aux espaces naturels et à l'environnement¹⁶, amélioration des communications entre des espaces auparavant relativement cloisonnés, développement des médias.

Un retraité contemplatif

Instituteur retraité, Issop est avant tout un contemplateur. Il perçoit l'eau comme un vecteur de sacralité et de pureté. Peu intéressé par les dimensions ludiques ou sportives de cet élément, il associe l'eau et la mer à la terre de ses ancêtres. Ce Réunionnais est né dans une famille à l'« indianité pure ». Son héritage culturel s'avère incontournable pour saisir le sens symbolique qu'il donne à la dimension aquatique.

Issop a 56 ans. Grand, barbu, les cheveux gris, le teint mat, il parle et se déplace très lentement, dégageant une certaine sérénité.

Né à Saint-Paul, Indien musulman (ses grands-parents sont nés en Inde) et poète, il se dit défenseur de la « réunionité » et multiculturel, ayant intégré cette « culture plurielle ». Mais il reste profondément attaché à ses racines indiennes. « Je suis porteur de l'indianité », se plaît-t-il à répéter. En effet, sa famille a toujours veillé à se tenir loin de tout brassage culturel. Lui-même a épousé une Indienne musulmane et souhaiterait que leurs filles continuent dans cette voie (les racines indiennes, l'éducation islamique). Il est soumis à de multiples influences, mais l'Inde et l'islam occupent une place centrale dans sa vie : l'école, la *medersa*¹⁷, les copains, et, avant tout, ses parents. Son père lui parle de l'Inde et sa mère l'éveille à la lecture. Issop remercie encore l'un de ses professeurs de collège de l'avoir poussé à poursuivre ses études :

On était artisans de père en fils [...] Moi, fils de menuisier, on était parmi les premiers à aller au lycée.

14. Plat traditionnel réunionnais composé de tomates, oignons, épices (curcuma), viande ou poisson, mijoté dans une marmite au feu de bois, et servi avec du riz et des grains.

15. La Réunion est visitée, photographiée, voire défiée. Elle est « contaminée par des images touristiques » telle « l'île intense et authentique » [Benoist et Bonniol 1994 : 102].

16. Le Grand Raid, regroupant des sportifs de tous horizons, passe tous les ans à Marla.

17. Établissement où les enfants apprennent l'écriture arabe avec le Coran, ainsi que certaines pratiques culturelles musulmanes.

Après son baccalauréat, il part deux ans à Montpellier mais ne réalise pas son premier rêve, à savoir devenir médecin. La Réunion lui manque trop.

Passionné de lecture, il rentre et devient instituteur. Issop met en avant cette ascension sociale, soulignant une enfance difficile, dans une famille de douze enfants, au père ébéniste. Il s'est également rendu plusieurs fois en Inde et rêve d'y retourner en bateau afin de revivre « le voyage de ses ancêtres ». Il habite actuellement un grand appartement dans le centre-ville de Saint-Paul, avec sa femme et ses filles. Leur jardin abrite un bassin et de nombreux arbres centenaires, dont des essences rares importées d'Inde.

Pendant son enfance, l'eau est synonyme d'ablutions, de bains et de purification. Elle est également fonctionnelle. Issop se remémore le puits du village, place centrale que tout le monde fréquente nécessairement lors des corvées d'eau. En dépit des interdictions parentales (les parents ne se mettent pas en maillot : ça ne se fait pas), mer et rivières, à côté du village, sont l'occasion de baignades entre copains, de défis ou de jeux dans le sable. Toutefois la présence des pêcheurs, dont certains ne reviennent pas, lui donne à voir les dangers liés à la mer.

Aujourd'hui, la dimension sacrée de l'élément aquatique lors des ablutions s'avère première et essentielle. Mais l'élément et l'attitude du croyant comptent plus que la situation aquatique elle-même, relativement indifférente, le sable pouvant même remplacer l'eau. Ces ablutions créent une rupture dans le déroulement de la vie quotidienne :

C'est un contact avec l'eau, c'est un ressourcement, c'est une fraîcheur, c'est un

moment de pureté, un instant de grâce qu'on ressent avant d'aller à la rencontre de Dieu, avant d'aller prier ; un moment de spiritualité, de méditation. L'eau est instrument de sacralisation.

La dimension ludique apparaît nettement moins importante pour lui aujourd'hui, même s'il va parfois au bord du lagon pour se détendre en famille. Il s'adonne à la contemplation quelles que soient les situations, tant son imagination est grande. Issop construit ou exprime son « indianité » autour de l'élément aquatique :

Mon indianité est aussi marquée par ce besoin de pluie [...] À Saint-Paul, la sécheresse est parfois un peu dure [...] Je me suis surpris, des fois, dans l'attitude des paysans indiens, dans les villages, qui attendent la mousson [...] Si bien que, quand les premières pluies d'été arrivent, je suis sur mon balcon, et je vis un peu comme le paysan de l'Inde, du Goudjerate, qui voit ça comme une bénédiction.

La vue de l'Océan indien lui rappelle ses racines :

Regarder la mer le soir... C'est le souvenir, c'est mon hérité... Il y a « indien » dedans, donc c'est le trait d'union entre l'Inde, terre de nos ancêtres, et l'île de La Réunion. C'est symboliquement très fort pour moi. C'est la traversée...

Dans cette logique réflexive et méditative, il rejette toute forme de pratique, notamment la plongée :

Pour moi, la mer, c'est comme un immense tapis, c'est une route, c'est pas le fond [...] Le fond, pour moi, c'est l'obscurité, c'est angoissant.

La montagne lui inspire cette même distance vis-à-vis des activités physiques : elle est le lieu privilégié de la méditation, de l'introspection.

Chez Issop comme chez Émilienne, l'héritage culturel apparaît déterminant dans la nature de ses rapports avec l'élément liquide. En dépit de ses affirmations ayant trait à la défense de la « réunionité », il est imprégné d'une culture indienne et musulmane forte, produit d'une socialisation primaire très homogène, qu'il met en exergue :

À mon avis, cette recherche de l'eau, c'est lié à notre éducation musulmane : il faut être tout le temps en présence.

Chacun de ses parents est un personnage clé dans ce processus de socialisation. Tout semble se passer comme si Issop s'était approprié ce rapport sacré aux situations aquatiques hérité de son milieu d'origine : musulman par son père, indien par sa mère. S'y ajoutent une forme de contemplation assez originale, une perception paysagère du monde et une esthétique des espaces aquatiques, qu'il cherche à rapprocher de l'Inde mais qui s'éclairent également en raison de sa formation scolaire essentiellement littéraire. Issop donne ainsi à voir une synthèse culturelle relativement cohérente, marquée par la force des relations qu'il a entretenues avec ses parents, les institutions religieuse et scolaire et la littérature :

[La culture] se déforme en fonction des conditions de sa transmission et de la relation sociale qui s'instaure entre celui qui « sait » déjà et celui qui ne sait pas. La culture incorporée ne se « transvase » pas mais s'approprie et se transforme [...] La métaphore de l'héritage culturel

élide les immanquables distorsions, adaptations et réinterprétations que subit le « capital culturel » au cours de sa reconstruction d'une génération à l'autre, d'un adulte à un autre [Lahire 2001 : 206].

Issop se montre très fier de ce rapport à l'eau grâce auquel, entre autres choses, il se positionne dans la configuration réunionnaise :

Chez les Musulmans en général, vous ne trouverez pas ce qu'on peut trouver chez d'autres, c'est-à-dire l'indifférence.

Il insiste car il ne se définit pas par la même histoire que les Cafres¹⁸, pour lesquels la mer serait une barrière infranchissable. L'échange avec l'enquêtrice offre ici l'occasion d'affirmer ou de renforcer une position particulière. Ce souci de distinction d'Issop se retrouve dans l'espace musulman réunionnais, où ce dernier adopte ce type d'attitude en s'investissant dans le soufisme :

Ce n'est pas tout le monde qui vit ça, et ceux qui vont à la messe, à l'église, font ça de façon un peu superficielle.

Ce positionnement symbolique gagne à être replacé dans un contexte socioculturel spécifique : celui d'une société réunionnaise où les acteurs sont insérés dans des débats et questionnements existentiels. En effet, les revendications, exacerbations ou « réveils » identitaires tiraillent cet espace insulaire¹⁹. Ils

18. Catégorie largement utilisée dans le langage courant (« Caf ») et stigmatisant des individus aux origines afro-malgaches, souvent issus de l'esclavage.

19. C. Ghasarian [2002] a déjà présenté et analysé les réinventions culturelles en milieu malbar. Citons ici aussi les débats autour du créole et l'affirmation d'une identité créole.

sont les produits du passé colonial de l'île et d'une domination métropolitaine souvent mal acceptée, d'une situation pluriculturelle et d'un individualisme croissant. Le positionnement identitaire d'Issop peut se comprendre par le fait qu'il a été socialisé dans un milieu très homogène où sont valorisés les éléments d'une culture indo-musulmane aux prises avec un environnement plus vaste, où les réinventions culturelles sont une réalité [Ghasarian 2002]. Il se comprend aussi par sa trajectoire sociale qui le conduit à se distinguer des groupes sociaux dont il estime ne plus faire partie.

Son lien à l'élément aquatique participerait donc d'un double processus : identification aux ancêtres et perpétuation d'une mémoire ; différenciation par rapport aux « autres », Réunionnais et métropolitains, les premiers ayant encore, selon lui, « le dos largement tourné à la mer », et les seconds mettant en œuvre des pratiques aquatiques sans intérêt. Mais ses dispositions contemplatives et religieuses ne seraient pas seulement le fait d'un héritage culturel fort. Elles semblent renforcées par son « capital corporel », plus précisément des problèmes de santé qui l'ont mené jusqu'à Cilaos ou la Mer Morte, à la rencontre d'une eau cette fois curative.

Une jeune maman complexée

Pour Sidonie, l'eau est avant tout ordinaire, fonctionnelle et risquée. Très réservée, cette jeune Réunionnaise rêve cependant d'une eau ludique, voire sportive. Elle a honte de ses peurs et de ses « incompétences » mais ne parvient pas à changer durablement.

Sidonie a 28 ans. Elle est stressée à l'idée d'un entretien. Elle parle un français correct, avec un léger accent, et se dit avant tout créole, entourée d'amis créoles :

Créole, oui, oui. Créole d'abord, et puis Française, à la longue...

Mais elle commence à rejeter cette langue, prétextant de son nouvel emploi dans un milieu urbain très métropolitain (Saint-Gilles) ainsi que de l'éducation de sa fille :

Je suis dans un univers où y'a beaucoup de métropolitains, donc il faut s'exprimer en français, et maintenant, de toute façon, ma fille, elle parle en français... Oui, c'est mieux, pour s'exprimer c'est mieux... Parce que le créole, on est toujours en arrière... Tu comprends ce que je veux dire ?

Sidonie est née dans une famille relativement pauvre de huit enfants. Elle a toujours vécu sur les hauteurs de l'ouest de l'île, comme ses parents :

Mon papa, il faisait agriculteur. Ma maman, elle faisait des ménages.

Au cours de l'entretien qu'elle nous a accordé, elle leur fait le reproche de n'avoir pas pu pratiquer l'athlétisme pendant son enfance parce que la seule chose importante, c'était l'école.

Elle n'a jamais quitté l'île mais projette de partir à l'île Maurice et espère se rendre bientôt en métropole :

J'ai jamais voyagé, j'ai peur de l'avion... Enfin, pas peur, mais le fait qu'on va s'envoler, qu'on va partir. Je sais pas. Cette sensation, j'ai jamais connu.

Elle est actuellement vendeuse dans un magasin de vêtements de sports à Saint-Gilles. Au moment de l'entretien, elle vit avec son ami Sébastien depuis sept ans, un Réunionnais chargé du nettoyage des plages sur la côte ouest²⁰. Ils ont une petite fille de 4 ans.

Dans l'enfance, Sidonie a très peu de contacts avec des situations aquatiques. Alors que ses frères, débrouillards et autonomes, jouent dans les ravines, elle n'est pas autorisée à les suivre. De même, les sorties scolaires au lagon lui sont interdites par sa mère, qui craint pour sa sécurité :

C'est pour ça que j'ai jamais appris à nager en bas âge. Elle avait peur... Finalement, c'est elle qui avait peur.

Lors des pique-niques en famille près du lagon, ses parents restaient au bord parce qu'ils avaient peur de l'eau. Les enfants faisaient rapidement trempette.

Au lycée, c'est elle qui, parce qu'elle a peur, refuse de sauter dans la piscine. Face à l'enquêtrice, elle se sent comme obligée de dire qu'elle a, malgré tout, appris à nager, reconnaissant difficilement ses appréhensions du début.

Pour Sidonie, les espaces aquatiques sont généralement risqués. L'idée de mettre un masque pour observer la faune sous-marine la laisse perplexe :

J'ai jamais essayé, je sais pas. Mais y'a quoi dessous ? Y'a que des poissons...

Selon leur nature (eau suffisamment propre), les espaces aquatiques présentent aussi une fonction pratique. La rivière, le temps d'un pique-nique, permet par exemple de laver le linge. Sidonie n'apprécie pas l'eau salée,

désagréable pour les yeux. Toutefois, lorsqu'elle est avec son ami, et encore plus lorsque leur fille est présente, elle fait un effort :

Maintenant j'ai ma fille : elle aime l'eau, elle. Donc, si maman n'aime pas l'eau, ça ne va pas. Donc oui, je vais avec elle maintenant...

En dépit de ses nombreux efforts, ses peurs restent bien présentes et semblent toujours déterminer ses pratiques et ses jugements. Sidonie se trouve prise entre ses appréhensions et le souci de ne pas décevoir, d'être mise à l'écart.

Ici encore, son héritage culturel, créole et populaire, des hauts de l'île, semble déterminer la nature de ses liens avec l'eau. Son enfance dans un milieu où la peur de l'eau est bien réelle, où l'eau est un élément utile, indispensable à la vie, serait à l'origine de ses craintes et de son rapport fonctionnel aux situations aquatiques. L'absence de connaissances, non relayée par l'envie de savoir, contribuerait également au fait qu'elle voit l'eau comme un élément dangereux. De plus, son enfance est marquée par une socialisation sexuée où les filles, extrêmement protégées du monde extérieur, sont cantonnées dans l'espace domestique, ce qui renforce leur réserve.

Projetée dans un nouveau monde par son ami, son travail et l'évolution touristique et balnéaire de La Réunion, Sidonie tente d'évoluer. Comme nous l'avons déjà dit, elle

20. Lui aussi travaille avec des métropolitains avec lesquels il a de très bons contacts et dont il admire les loisirs.

éprouve de la rancœur vis-à-vis de ses parents et d'un héritage culturel dont elle ne peut se défaire. Ses relations avec l'eau sont ambivalentes, alternant entre la peur qui la paralyse et l'envie de savoir nager, associée à la honte d'apprendre si tard. Son école, où la natation était obligatoire, son travail dans une station balnéaire et sa situation conjugale font que, pour elle, certaines pratiques sont devenues légitimes, ce qui la conduit à se dénigrer elle-même. Ses regrets et complexes²¹ se traduisent par des pratiques toujours très réservées, comme s'il était trop difficile de surmonter des dispositions profondément ancrées.

Des « histoires faites corps »²²

Ces trois portraits introduisent une relative multiplicité des rapports à l'élément liquide. Chaque personne interrogée vit une expérience singulière, d'une part parce que l'eau est un élément pluriel aux formes variées, d'autre part parce que les sensibilités, les imaginaires et les univers symboliques diffèrent. Chacun des protagonistes ressent l'eau avec une dominante particulière : elle est ordinaire pour Émilienne, sacrée pour Issop et risquée pour Sidonie. Au-delà des différences culturelles qui s'expriment à travers ces trois exemples apparaissent des logiques différenciées de pratiques aquatiques.

Mais avant de poursuivre cette analyse, un retour critique sur la perspective théorique mise en œuvre ici semble indispensable, à savoir une « pensée par cas », qui prend en compte des cas, les approfondit, tente de circonstancier, de façon plus fine, ce qui les constitue [Passeron et Revel 2005 : 9] ; une pensée dictée par la construction scientifique

de l'objet. On peut en effet s'interroger sur la validité d'une telle démarche, tirant des conclusions à partir de quelques individus.

Est-il nécessaire de rappeler l'embarras épistémologique qui accompagne le traitement des singularités dans certaines sciences²³ ? À cette interrogation, plusieurs réponses peuvent être apportées. D'un côté, on peut justifier notre démarche en rappelant que, si seuls ces trois cas ont été présentés, l'enquête en elle-même portait sur une centaine d'individus, dont un certain nombre présentaient une épaisseur particulière, une personnalité remarquable. Ce faisant, on se coule dans « le langage de la validité des preuves expérimentales fondées sur la réitération des observations » [Passeron et Revel 2005 : 14]. Or, comme le soulignent ces auteurs, « un tel alignement méthodologique rend-il compte du mouvement effectif de la pensée par cas ? » D'un autre côté, et contre le rappel à l'ordre si fréquent de nombreux sociologues pour lesquels on ne peut scientifiquement travailler sur le « singulier »²⁴, on citera Pierre Bourdieu s'expliquant sur l'opposition individu/société :

Elle est partout, sert de sujet de dissertation, mais elle ne veut strictement rien

21. Exacerbés par le regard témoin de l'enquêtrice.

22. Voir P. Bourdieu [1980 : 88-89, 94].

23. Et ici, sociologues et ethnologues « souffrent » bien plus des critiques classiques que leurs confrères historiens ou psychanalystes.

24. Présupposant que le niveau individuel des réalités sociales est forcément de l'ordre du « particulier » opposé au général, actualisant ainsi une vieille opposition entre sciences nomologiques et sciences idiographiques.

dire dans la mesure où chaque individu est une société devenue individuelle, une société qui est individualisée par le fait qu'elle est portée par un corps, un corps qui est individuel²⁵.

S'intéresser aux « cas » bien plus qu'au « général » ne constitue pas une trahison :

Une telle démarche ne conduit pas le chercheur vers une sortie du raisonnement sociologique, mais vers un essai de raisonnement sociologique attentif aux réalités sociales sous leur forme individualisée [Lahire 2004 : 19].

En ce sens, on saisit mieux comment et pourquoi « la pensée par cas réussit à construire des intelligibilités générales et transposables à partir d'un traitement spécifique de singularités » [Passeron et Revel 2005 : 15] ; comment et pourquoi elle souligne des problèmes sociologiques plus généraux, autorise la mise au jour de processus, soulève des questionnements concernant les dynamiques culturelles, notamment.

Avec ces trois cas, on souhaitait se donner la possibilité d'envisager des variations individuelles, en particulier dans la manière dont cette « histoire faite corps » est vécue, acceptée, mise en avant ou rejetée, ouvrant des pistes sur la façon dont les sujets réagissent à leur histoire dès lors qu'ils sont confrontés à d'autres mondes sociaux et culturels, proposant un regard à un niveau individuel afin d'objectiver différentes orchestrations possibles.

De fait, ces cas révèlent et rappellent combien le rapport à l'eau est le résultat d'une lente « incorporation » de pratiques et d'imaginaires²⁶. Pour comprendre la cohérence de ces différents cas, la perspective historique a

pointé la force et les effets des expériences précoces, du milieu d'origine et des univers fréquentés, ne négligeant toutefois pas de possibles distorsions ou adaptations. Ces héritages, notamment la culture somatique, apparaissent d'autant plus marquants que les rapports que l'individu entretient avec l'eau passent par le corps. La grande stabilité des conditions d'existence d'Émilienne, la force du conditionnement familial de Sidonie et l'homogénéité des socialisations, familiale et religieuse, d'Issop éclairent largement l'orientation de leurs relations avec l'élément aquatique. Dans cette société réunionnaise, hautement différenciée et confrontée à une accélération de son histoire, tout n'est pas changement ou fluidité. Ces cas attestent des logiques relativement permanentes et univoques incarnées dans les corps et les esprits²⁷.

Toutefois il est des moments, souvent anecdotiques, où l'acteur peut, ou doit, changer de logique, en prenant sur lui, en s'adaptant ou en tentant d'inhiber, plus ou moins consciemment, ses habitudes. Pensons à Émilienne lors de ses voyages, à Issop se rendant à Cilaos pour sa santé, ou encore à Sidonie cherchant à dissimuler sa peur devant sa fille ou ses amis. Lorsque les contextes ou les

25. Rencontre au Collège de France, 13 mars 2001, cité par B. Lahire [2004 : 16].

26. L'UNESCO tente de prendre en compte la diversité des sensibilités, des imaginaires et des pratiques aquatiques dans son programme hydrologique international et dans la mise en œuvre du projet « Eau et civilisation ».

27. Pour ce qui est des socialisations hétérogènes, voir B. Lahire [2001] et M. Schirrer [2005].

situations changent, certaines inclinations apparaissent désadaptées, à l'image de la honte qu'éprouve Sidonie dès lors qu'elle se trouve confrontée à des univers nouveaux. Si cette « histoire faite corps » est pesante pour Sidonie, elle semble laisser Émilienne indifférente – ses racines culturelles étant vécues comme allant de soi²⁸ – et est vécue avec intensité par Issop. Chaque cas témoigne ici des dialectiques²⁹ dans lesquelles chacun évolue.

La relation avec l'eau sert à se positionner dans cette société complexe. Ces héritages forts semblent alors pris dans des dynamiques. Les cas d'Issop et de Sidonie révèlent combien les relations à l'eau constituent, avec d'autres pratiques et discours, des ressources symboliques et identitaires³⁰. On pourrait alors parler d'acteurs « réflexifs », jouant de leurs ancrages historiques ou prisonniers de leurs incorporations précoces. On l'a vu, Issop, fier de ses origines indiennes, renforce son identité par un redoublement symbolique de ses préférences aquatiques et du sens qu'il donne à l'eau. Il entretient et approfondit sa différence. Il s'identifie à ses ancêtres et perpétue, par le maintien de pratiques et symboles traditionnels, une mémoire qui semble son seul moyen d'exister sur la scène réunionnaise. Quant à Sidonie, elle tente d'effacer son identité créole afin de se fondre dans un modèle

plus occidental ou métropolitain. Elle essaye de masquer ses peurs aquatiques par une sorte de « culture de surface ». Avec la façon dont elle se disqualifie, l'indignation culturelle dont elle fait preuve et la manière dont elle cherche à transformer ses pratiques aquatiques, on peut se demander si Sidonie ne contribuerait pas à la légitimation de la légitimité dominante. Ce cas traduit les effets de la présence de nouveaux modèles de conduite à La Réunion, perçus ici comme hautement légitimes et désirables.

En somme, les représentations, discours et pratiques locales autour de l'élément aquatique apparaissent comme un révélateur de la pluralité réunionnaise, des dynamiques à l'œuvre dans cette société, mais, surtout, au niveau individuel, de l'influence des expériences et socialisations précoces.

28. L'homogénéité de ses conditions d'existence fait qu'Émilienne vit sa propre culture avec sérénité, à l'inverse de Sidonie et d'Issop qui, eux, entrent dans des stratégies de négation ou de renforcement.

29. Il suffit de penser à l'histoire coloniale de l'espace réunionnais ou au marquage culturel d'un espace comme Saint-Gilles.

30. Voir à ce sujet le chapitre « Affirmations identitaires et logiques distinctives » [Schirrer 2005 : 372-393].

Bibliographie

Bachelard, Gaston — 1942, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris, Corti.
Benoist, Jean et Jean-Luc Bonniol — 1994, « Un ordre étagé mis à bas. Contribution à une ethnologie des paysages à La Réunion ». Rapport à la Mission du patrimoine ethnologique, Ministère de la Culture, Aix-en-Provence.
Bourdieu, Pierre — 1980, *Le sens pratique*. Paris, Éditions de Minuit.
Debré, Michel — 1974, *Une politique pour La Réunion*. Paris, Plon.
Doumenge, François — 1966, *L'homme dans le Pacifique Sud*. Paris, Société des Océanistes, Musée de l'homme.
Durand, Gilbert — 1969, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Bordas.
Ghasarian, Christian — 2002, « La Réunion : acculturation, créolisation et réinventions culturelles », *Ethnologie française* 4 : 663-675.

Lahire, Bernard — 2001, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*. Paris, Nathan. — 2004, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris, La Découverte (« Textes à l'appui »).
Malinowski, Bronislaw — 1989, *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris, Gallimard.
Mead, Margaret — 1971, *Mœurs et sexualité en Océanie* (traduit par G. Chevassus). Paris, Plon.
Passeron, Jean-Claude et Jacques Revel — 2005, *Penser par cas*. Paris, Éditions de l'EHESS.
Péron, Françoise — 1993, *Des îles et des hommes*. Rennes, Éditions de La Cité/Éditions Ouest-France.
Schirrer, Mary — 2005, « L'élément aquatique dans un espace pluriculturel : l'exemple de l'île de La Réunion ». Thèse en sciences sociales, Université Marc Bloch-Strasbourg II.
Strang, Veronica — 2004, *The meaning of water*. Oxford, Berg.

Résumé

Mary Schirrer, *L'eau et les Réunionnais. De l'importance des histoires socioculturelles*

À l'heure où l'on ne cesse de rappeler la nécessité de protéger l'« or bleu » mais où les échecs s'accumulent dans la mise en œuvre d'une « nouvelle éthique de l'eau », cet article souligne quelques dimensions socioculturelles des rapports à l'élément aquatique. Prenant appui sur trois études de cas en terre réunionnaise, l'auteur montre l'importance des histoires de vie et des systèmes symboliques, des ancrages culturels et des ancrages géographiques dans la construction des relations que les individus entretiennent avec l'eau. Cette étude pose un regard anthropologique sur la place de cet environnement « naturel » dans la société réunionnaise.

Mots clés

ancrage culturel et géographique, histoires de vie, île de La Réunion, pratiques et représentations, relation avec l'eau

Abstract

Mary Schirrer, *Water and the inhabitants of Réunion. On the importance of sociocultural histories*

At a time when there is constant talk about the need to protect our water resources but when failures are accumulating in the implementation of a “new water ethos”, this timely article discusses the sociocultural dimensions of humanity's relations to water. Three case studies conducted on the island of Réunion illustrate the importance of biographies and symbolic systems, of cultural and geographic roots, in the shaping of individuals' relations with water. This is an anthropological approach to the place of the “natural” environment in island society.

Keywords

cultural and geographic moorings, biographies, island of Réunion, practices and mental representations, relation with water